

sement grotesque, l'amour du *cancon*, l'orgie, en un mot, s'étaient arrêtés au seuil de l'Opéra, se contentant de régner sans partage au théâtre des Variétés et à la salle Valentino. Cependant une tentative avait eu lieu, mais tentative malheureuse; il y avait eu bataille, mêlée générale, et M. Véron s'était vu obligé de s'en tenir à ses mélancoliques habits noirs, qui ne lui rapportaient que 12,000 fr. par an. Après cette première campagne, M. Mira, fermier des bals en habit noir, s'évertua à trouver des combinaisons attrayantes pour le public et productives pour l'entrepreneur. Il inventa les bals avec tombolas, lots d'argenterie, cachemires et tableaux de grands maîtres. On ne saurait imaginer tous les genres de séduction que mirent en œuvre les entrepreneurs des bals de l'Opéra pour attirer la foule. L'un d'eux eut une fois l'idée d'annoncer une jeune fille en loterie, blanche et rose, vrai bijou qui ferait le bonheur du mortel auquel elle écherrerait. Grand scandale au ministère; la pudeur de M. Thiers s'effaroucha, et le grand homme d'Etat appela à son cabinet M. Véron, le directeur. Explications fournies, il s'agissait d'une jeune fille peinte par Greuze. On rit beaucoup de la méprise. Tantôt aussi c'étaient des divertissements par les plus jolis rats de l'Opéra, rats dont la présence au bal, après le divertissement, était offerte en prime aux chercheurs d'intrigues et de bonnes fortunes; tantôt c'étaient des grotesques à petit corps et à grosse tête, représentant des personnages connus et célèbres, Paganini, Vestris, etc. Rien n'attirait la foule, pas même les danseurs espagnols, la Dolores et Camprubi, qui se produisaient pour la première fois, à Paris, aux bals de l'Opéra. Il fallait à ce public blasé des divertissements plus épicés. Pour lui, ce n'était plus assez du rôle de spectateur, il voulait être acteur, danseur échevelé, forcené; il voulait prendre ses ébats dans la salle encore vierge de l'Opéra. Enfin, Mira arracha à l'autorité la permission de donner un bal dansant et costumé; la veille, l'autorisation fut retirée. Le matin, Mira n'afficha pas moins son bal. La journée se passa en luttés avec le pouvoir, qui ne céda qu'à sept heures, sous la pression d'une espèce d'émeute populaire et dansante. Ce conflit avait eu de l'écho, et la foule, toujours avide de bruit et de scandale, assiégeait les portes de l'Opéra, décidée à les enfoncer en cas de refus. L'autorité céda; le bal eut lieu, mais le lendemain, le directeur, responsable de la conduite de Mira, fut condamné à une amende de 10,000 fr. A ce bal, resté fameux, Musard fut deux fois porté en triomphe autour de la salle, et, dans leur frénésie, ses admirateurs faillirent le mettre en pièces. Ce premier bal fut suivi de plusieurs autres, *ejusdem farinae*, permis et autorisés: la digue était rompue, le torrent débordait. Comparés aux bals d'aujourd'hui, les bals d'avant 1840 étaient ennuyeux et gourmés. Aujourd'hui, c'est un mélange d'interpellations comiques, de gestes étranges, de costumes élégants ou déguenillés, de tutoiements énergiques et de cris frénétiques. Au foyer, dans les corridors, les conversations se ressentent du laisser-aller de la danse. Prêtez l'oreille: les allusions décolletées, les plaisanteries triviales ne prennent pas la peine de baisser la voix, et les intrigues, mot consacré, se nouent et se dénouent tout haut, sans pudeur ni simagrées. Et ne croyez pas que les femmes dites comme il faut regardent du haut de leur grandeur ces saturnales parisiennes! Elles s'y précipitent avec frénésie, après avoir déclaré, comme de juste, qu'elles leur font horreur; elles se lancent à corps perdu dans la cohue pour s'exciter à des émotions inconnues. Elles s'aventurent seules, sans peur, rarement sans reproche. Leur incognito ne court aucun danger; qui donc irait, même les soupçonner, dans ce mauvais lieu? Désormais les bals de l'Opéra sont assis sur une base solide. Mira a beau être mort et enterré, Paris viveur n'a plus à craindre de s'en voir privé. Une société de spéculateurs a autenthiquement affirmé les bacchanales par devant Me un tel et son collègue; ils se sont engagés à payer à la direction de l'Opéra, pendant un certain nombre d'années, la somme annuelle de 40,000 fr. La spéculation n'est pas mauvaise, car s'ils déboursent 40,000 fr., ils en empochent 100,000 : 150 pour 100, voilà ce que rapportent les saturnales parisiennes.

Mais il y a des détails curieux qu'il serait mal vraiment de passer sous silence. Les noms de deux mille femmes perdues sont enregistrés et conservés religieusement dans les archives de l'Académie impériale de musique, et chaque semaine qui précède le bal, on expédie à l'adresse de ces dames des masses de billets pour ces fêtes dont elles doivent faire l'ornement. La lie du peuple, ivre, débraillée, criant, vociférant des mots impossibles, se livre à d'épouvantables orgies. Quant à la jeunesse dorée, elle dédaigne, ce qui fait preuve d'un certain tact, de se mêler à la cohue chahutante et vociférante; mais, comme elle n'est pas d'humeur à lâcher pied devant ces hordes de barbares, et qu'en fin de compte, elle tient à ses bals de l'Opéra, où elle s'est toujours ennuyée, où elle s'ennuie toujours, elle se réfugie dans les loges, et ne se hasarde qu'au foyer, dont une ordonnance de police a réservé la jouissance exclusive aux habits noirs.

La fin, l'agonie, le rôle d'un bal de l'Opéra, vers cinq heures du matin, est quelque chose d'horrible à voir. On dirait une sortie de l'enfer après une orgie pantagruélique. Fatigués,

épuisés par ces danses convulsives, par ces cris sauvages, les traits décomposés, la sueur coulant à flots et confondue avec le rouge, le blanc; les costumes souillés, déchirés; les hommes et les femmes étendus, couchés, vautreés sur les marches des escaliers. On croit contempler un champ de bataille jonché de cadavres; pour entrer, pour sortir, on est obligé de les fouler aux pieds; ils ne se dérangent pas, ils n'ont plus la force de bouger. L'ivresse s'est mise aussi de la partie; moyennant une redevance de 4,000 fr., une porte de communication a été établie entre le restaurateur de l'Opéra et la salle: sans sortir du théâtre, on peut souper, boire, fumer; mais le lendemain, quel horrible mélange! Des bribes, des lambeaux, des os démembrés, que des chiens dévorants dédaigneraient de se disputer entre eux.

Le Grand-Opéra de Paris, la salle lyrique et chorégraphique la plus connue du monde entier, a-t-il toujours fermé les yeux sur cette lave de dévergondage qui a fini par envahir ses larges vomitoires? Il serait injuste de le dire. L'administration a lutté pendant de longues années; longtemps elle a essayé de se maintenir dans ses vieilles traditions de bonne compagnie, dans ses mystères, ses dominos sombres, ses intrigues chuchotées sous l'horloge; ses portes ont dû céder à l'invasion torrentielle de la foule aux flots bigarrés et bruyants. La nuit d'un bal masqué, tout se trouve dans les flancs de l'Opéra. Sous un dôme éclatant d'or, à la lueur d'un million de flammes qui fatiguent la vue, on dirait que son enceinte est une création des Mille et une Nuits hantée par des êtres fantastiques. Tout Paris est là, mêlé, confondu, enchevêtré comme dans une danse d'Holbein, dans une danse diabolique, Paris jeune, Paris fashionable, Paris laid, Paris débauché, Paris artiste et jusqu'à Paris Laccenaire. Le mystère, mais un mystère sans poésie, enveloppe et protège tout cela de son manteau panaché.

Il y a aussi les bals masqués du grand monde et ceux de la cour; mais là tout se passe avec décence; on comprend que, quand les bas-fonds se corrompent, c'est des hauteurs de la société que doit descendre le bon exemple. Sous la République de 89, ces saturnales n'existaient pas. La démocratie est un foyer qui moralise et purifie tout, les petits et les grands, le peuple et l'aristocratie. Les républicains et les républicains de Rome, quand ils assistaient aux spectacles, avaient soin d'attendre que Caton eût quitté la salle pour demander les atellanes. Aujourd'hui, Caton s'aventurerait dans un bal masqué de l'Opéra, qu'on crierait Cocardeau et... pis encore.

Disons quelques mots du bal Bullier, aussi et plus poétiquement nommé la *Closerie des Lilas*, appellation empruntée aux fleurs dont ce jardin est planté, et non aux belles de nuit qui le fréquentent. C'est le bal privilégié de la jeunesse de nos écoles de droit et de médecine. Si cet endroit n'était hanté que par les grisettes, il n'y aurait que demi-mal; mais le quartier Bréda et l'industrie calcicottière y font de fréquentes irruptions, circonstance qui en a singulièrement fait grimacer la riante physionomie. Certainement nos grisettes ne sont pas des Charlotte Corday; La Fontaine aspirait après le pays où l'on dort; la grisette regarde comme le meilleur des gouvernements celui où l'on danse; mais, à part cette légère insouciance en fait de patriotisme, c'est une bonne fille qui a son époux et qui s'intitule audacieusement étudiante. Jadis ce bal était le plus curieux de Paris, nous pourrions dire du monde entier. Tout y était jeune, franc et primesautier;

Mais on sont les neiges d'antan?

Tout cela a disparu depuis l'irruption des petites dames dont nous avons parlé plus haut. « Si vous vous égarez un soir à Bullier, dit M. Eugène Vermersch, étudiant en médecine, vous les rencontrerez par centaines: quelques-unes venues du quartier Bréda, quelques-unes de la rue Notre-Dame-de-Lorette, la plupart ayant leurs pénates au quartier latin, où elles exploitent la crédulité des novices. La figure poudrée avec profusion, du rouge à la paupière et sur la joue, les lèvres empourprées de carmin, les sourcils arrondis en arc de cercle, la fente des paupières agrandie, un regard humide sous une voilette blanche, des mouches assassines adroitement posées sur le coin de la bouche, des parfums pénétrants qui excitent les sens, voilà le signallement de la tête; je ne veux pas soulever la robe et vous faire la description du reste. Elles se promènent dans la salle, d'un pas mesuré, comme certains animaux dans leurs cages; ne dansent pas, oh! non! est-ce que l'on vient dans un bal pour danser?... s'asseyaient quelquefois à une table; s'accoudent nonchalamment, en s'éventant, quoiqu'elles n'aient jamais chaud; ne disent bonjour à personne, excepté à leur clientèle; ont un suprême mépris pour les rares grisettes qui se trouvent dans la salle et pour les étudiants qui sont avec elles; jouent de la prunelle avec ceux qui ont des gants; se retroussent quand un vieux paillard passe à côté d'elles; jappent, toisent le monde, et se font appeler les femmes en vogue.

Celles-là, ce sont les femmes de la haute volée; elles pratiquent le métier franchement, ouvertement; il n'y a encore trop rien à leur dire.

Mais il y a une autre espèce, ce que l'on

appelle, en style d'étudiant, les femmes du quartier; ce sont celles-là surtout qui sont coupables. Tout en ayant l'air d'être latines, elles ne sont rien moins que cela; ce ne sont pour la plupart que des coquines. Celles-là dansent; parbleu! c'est un moyen comme un autre de faire de la réclame, car on pratique beaucoup le puff à Bullier; une danse excentrique fait bien dans le paysage. Lever la jambe, faire le grand écart, se livrer à tous les accès de folle gaieté qui passent par une tête de vingt ans, rien de mieux que tout cela, quand le but est de s'amuser; mais quand il y a d'autres motifs, quand la fin que l'on se propose est la réputation, quand les excentricités de la danse ne sont que des moyens de spéculation, oh! alors, c'est bien différent, et ce qui était une bouffée de joie toute juvénile n'est plus à présent que la prostitution de la gaieté.

En vérité, il y a de tristes études de mœurs à faire, dans ce séjour qui ne devrait être l'abri que de l'insouciance et du plaisir. On va à Bullier faire un homme; quelques femmes, pratiquent des métiers qui sont cousins germains de l'escroquerie. On exploite les bouquets; en s'entendant avec la marchande, il n'est rien de plus facile, et, pour peu que la femme soit un peu habile, elle arrive à se faire payer le même bouquet vingt ou trente fois dans la même soirée. L'une court de l'un à l'autre, avec son chapeau à la main et son manteau sur le bras, en demandant à tout le monde: vingt centimes pour mon vestiaire. L'autre fait mieux encore, c'est sur les *water-closets* qu'elle lève son impôt; elle monte la garde devant la porte, et, à chaque personne qui passe, elle dit: « Ah! mon Bébé, prête-moi donc quinze centimes pour... tu seras bien gentil. » Si vous êtes naïf, vous vous laissez prendre à son air câlin, et vous lâchez vos trois sous; mais si vous repassez quelques instants après, vous la retrouvez au même endroit répétant la même chanson à un autre naïf. Il paraît qu'il est des femmes qui se font de cette façon de fort jolies recettes, les jours de bal. Qu'importe la source, n'est-ce pas? Cet argent-là est bon, beau, sonnant, et, comme disait Vespasien qui leur a donné l'exemple, il ne sent pas plus mauvais que l'autre.

Quand elles arrivent à Bullier, en poussant des cris de paon, il y a souvent une cour nombreuse qui les attend au bas de l'escalier, et qui leur fait une sorte d'ovation. Ce sont les reines du bal; de tristes souveraines, sur ma parole! On compte parmi elles les *Louise-Voyageur*, les *Irma-Canot*, les *Mathilde*, les *Maria*, les *Léonie*, les *Augustine*; que sais-je, moi?

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Une foule d'obscures pensionnaires de Saint-Lazare, qui viennent manger dans la main de la honte le pain émieté par la prostitution; dont la vie se passe dans les sombres méditations contre la bourse et la santé des habitants du quartier; créatures sottes, envieuses les unes des autres, ne cherchant qu'à se nuire réciproquement dans la mesure de leurs forces, fouillant dans les recoins étroits de leurs petits esprits le moyen de tout salir et de tout gâter, se morfondant dans l'onanisme de leur orgueil, jusqu'au jour où, lasse d'elles et de leurs bonnes œuvres, la police les enlève et les enferme prudemment dans quelque une de leurs maisons de campagne.

Voilà le dessus du panier; passons maintenant à la vraie grisette et faisons-en un rapide croquis, avant que la graine, comme celle du carlin, en soit à jamais perdue. Pauvres filles qui travaillent, et qui font autre chose que l'amour; occupées toute la journée, elles viennent le soir prendre un moment de distraction avec leur amant, et pincer le léger *cancon*, aujourd'hui remplacé par le *chahut*, un vilain nom et une vilaine danse, et s'épanouir le cœur au radieux soleil de la jeunesse et de la gaieté. Celles-là ont la noblesse de l'âme, la seule vraie, la seule que je reconnaisse; elles n'ont qu'un seul amant, ne se font point payer à tant la nuit, et n'en ont pas le droit, d'ailleurs: elles ne sont pas munies de parchemins... délivrées par la police.

L'une, enlevée au foyer domestique par un premier amour, a secoué le joug de la famille pour obéir à l'appel du plaisir, et promène le char triomphal et radieux de sa jeunesse à travers les champs calmes et riants de l'insouciance et de la franche gaieté. L'autre, nouvelle Fantine, n'a pas eu la peine de quitter une famille. Sans parents, sans liens, sans entraves, elle est entrée de plain-pied dans le domaine de la liberté; riieuse, toujours contente, sans regrets de la veille, sans soucis de l'avenir, elle sourit à son présent et cueille le plus de fleurs qu'il lui est possible dans le chemin de l'existence; et, au bout de la route, si les fleurs sont fanées, elles conserveront encore les vagues senteurs qui les parfumaient à l'aurore.

C'est en compagnie de ces blondes jeunes filles que l'existence paraît moins longue, le chemin moins âpre, l'air plus pur et le printemps plus doux.

Nous allons terminer cet article par les considérations suivantes, que nous empruntons à M. Joseph de Maistre; on y verra que le fougueux ultramontain n'éprouvait pas autant de sympathie pour le bal que pour le *bourreau*, et ici nous sommes obligé de dire qu'il n'avait pas tout à fait tort: « Pourquoi tant de gens

aiment-ils le bal, depuis l'âge de quinze à vingt ans jusqu'à trente-cinq ou quarante? Est-ce pour la danse elle-même, pour cet exercice violent qui laisse après lui la fatigue et l'accablement? Nous ne le croyons pas. Otez à un bal toutes ses séductions, et personne ne s'y rendra. Otez-lui cet orchestre bruyant qui commence par étourdir la tête et faire vibrer tous les sens, cette variété de costumes qui attire les yeux sans leur permettre de se fixer, ce double essaim de jeunes femmes, de jeunes hommes dont les regards expriment le plaisir, ces danses voluptueuses où les bras se croisent, où les corps s'enlacent aux dépens de la pudeur et souvent de l'innocence, ces nudités toujours scandaleuses, souvent révoltantes, par lesquelles les femmes ont l'air de se mettre à l'enchevêtrement comme dans les bazars de l'Orient, et les salles de bal seront désertes. Que cherche-t-on donc dans les bals? Tout ce qui excite les sens au plus haut degré. Pères et mères, vous savez, par expérience peut-être, quels dangers attendent au bal vos jeunes filles, et vous les y conduisez! quel compte vous voulez avoir un jour à rendre! — Mais ce n'est pas sous ce rapport que nous voulons aujourd'hui vous parler du bal. Vous savez très-bien que ce n'est point là que vos filles prendront le goût de la décence; là, ne les attendent point des leçons de modestie, de vertu et de morale; là, vont se nouer peut-être des intrigues qui les perdront; on vous l'a dit cent fois et vous n'en tenez compte. Ce que peut-être vous ignorez, c'est que vous détruisez la santé de vos enfants, que vous leur laissez recevoir le germe de mille maladies dont vous ne pourrez ensuite arrêter le progrès, que vous devenez en quelque sorte le bourreau de leur adolescence. Dans la saison des chaleurs, on danse comme dans l'hiver, et l'on croit n'avoir rien à craindre des intempéries de l'atmosphère. C'est là une erreur dangereuse. La transpiration est fortement provoquée par l'exercice auquel on se livre, et plus cette transpiration est abondante, plus le refroidissement est à craindre; le contraste qui existe entre la chaleur du corps et la fraîcheur de l'air peut causer des rhumes violents, des pleurésies, des phlegmasies de poitrine. Un verre d'eau fraîche, bu imprudemment, peut entraîner les accidents les plus graves; on pourrait citer plus d'un cas où la mort a suivi quelqu'un de ces accidents. — Dans l'hiver, ce sont des accidents d'un autre genre. L'acide carbonique qui se développe et s'amoncele dans les salles de bal dérange l'appareil respiratoire, cause des suffocations, des étourdissements, contre lesquels on n'a pas d'autre remède que de respirer l'air libre. Mais aller chercher ce remède, c'est quelquefois aller chercher un catarrhe ou une fluxion. Il est d'ailleurs aisé de concevoir que la privation de sommeil, quand on a perdu tout un jour en vains préparatifs de toilette, que l'exercice forcé, la surexcitation, l'irritation des organes, la transition subite du chaud au froid peuvent produire toute sorte d'inconvénients. Il n'est pas douteux non plus que la danse, de même que tout exercice violent, nuit au développement des organes, tout comme, avec tous ses accessoires, elle donne le goût de la dissipation. Ce n'est pas seulement la croissance du corps qui peut être arrêtée, c'est encore le progrès de l'intelligence, par la fausse direction que reçoivent les idées. C'est pour avoir été trop tôt lancés dans le monde qu'on voit tant de jeunes gens, tant de jeunes filles, uniquement occupés de toilette, de costumes, attacher la plus ridicule importance à la forme d'un soulier, d'un habit, à la manche d'une robe, à la coiffure, gens qui se croiraient déshonorés s'ils portaient un costume qui ne serait pas dans le dernier goût, et qui, paraissant mettre dans ces frivolités toute leur intelligence, n'en conservent plus ou du moins n'en montrent plus pour rien. Eh! quelle idée sérieuse peut habiter dans la même tête avec l'idée exclusive d'un corset ou d'une manche plate? Quand on ne prend de goût que pour les frivolités du monde, ce goût se substitue au sentiment des devoirs. »

— Administr. La police des bals publics a été confiée par la loi du 16 août 1790 à l'autorité municipale. A Paris et dans toute l'étendue du département de la Seine, les bals publics relèvent du préfet de police. Nul ne peut ouvrir un bal sans l'autorisation de ce magistrat. Cette autorisation fixe les jours de réunion; elle est personnelle et non transmissible. Les entrepreneurs de ces bals sont tenus d'acquiescer à l'administration des hospices civils une taxe en faveur des pauvres. Cette taxe, fixée d'abord au quart de la recette, a été réduite au huitième. Les entrepreneurs sont aussi obligés d'entretenir dans leurs établissements, à leurs frais, une garde suffisante pour le maintien du bon ordre. D'après le développement sans cesse croissant que prennent ces établissements dans les grandes villes, les bonnes mœurs peuvent bien y perdre quelque chose, mais le plaisir y trouve toujours son compte.

— Allus. littér. Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée. Allusion à un vers des *Orientales*, de V. Hugo, dans la pièce intitulée *Fantômes*, qui commence par cet autre vers non moins connu :

Hélas! qui j'en ai vu mourir de jeunes filles!

Le poète pleure la fin prématurée de celles que la mort moissonne dans la fleur de la jeu-